

PRIX DE L'ABONNEMENT.
 La Haye. Provinces.
 Pour un an. 26 fl. 30 fl.
 six mois. 14 » 16 »
 trois mois 7 » 8 »

PRIX DES INSERTIONS.
 Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre
 compris et 10 cts. par ligne en sus.

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION
 à La Haye, Lagerstraat 10, derrière le Prinsengracht (Nord) 10
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES.
 Chez M. Van Weelden, Libraire, Spui, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction franco de port.

LA HAYE, 22 Mai.

La situation de l'Orient tracée du point de vue de la politique anglaise.

Abstraction faite de l'esprit de partialité qu'ils y découvriront aisément, nos lecteurs liront avec intérêt les détails suivants que nous puisons dans les correspondances du Times : Lorsque la campagne de Syrie fut terminée, la Porte ottomane résolut de remettre son armée sur un pied européen, et à cet effet elle crut devoir s'assurer l'assistance d'instructeurs européens. Le gouvernement britannique se fondant sur les éminents services qu'il venait de rendre au sultan, dans la guerre récente, pensa que Sa Hautesse donnerait la préférence à des officiers anglais. En effet Reshid-Pacha, qui à cette époque était encore au pouvoir, accepta avec empressement l'offre qui lui fut faite d'un détachement du corps d'artillerie royale anglais, stationné à Constantinople, et ce détachement fut employé activement au service du sultan jusqu'à la chute du ministère de Reshid-Pacha, c'est-à-dire jusqu'en 1841. Depuis lors il ne régna plus de bienveillance ni d'entente cordiale entre le divan et le cabinet de Londres. Lord Ponsomby, qui par des motifs personnels avait prêté l'oreille aux ennemis de Reshid-Pacha, demeura assez longtemps à Constantinople pour regretter la part qu'il avait prise au renversement de ce ministre. Il devint bientôt évident que les successeurs de Reshid-Pacha étaient animés d'un esprit entièrement différent ; on prétend que leurs vues font preuve d'indépendance et de patriotisme ; on ferait mieux de dire qu'elles étaient injustes et barbares.

Bientôt le désir désintéressé que le gouvernement anglais avait manifesté de rendre service au sultan, fut représenté comme un dessein perfide et dangereux. Le détachement cessa d'être employé par la Porte, à peu près à la même époque où quelques membres du service médical et administratif de l'armée britannique, qui avaient été envoyés à Constantinople pour y former un état-major médical, furent traités avec si peu de déférence qu'ils se crurent obligés de repartir. Cependant le détachement d'artillerie resta en Turquie, bien qu'on n'en fit aucun usage, et que sir Stratford Canning, dès son arrivée, eût constaté, d'après un rapport adressé à son gouvernement, le peu de cas qu'on paraissait faire de ces troupes. Vers le même temps le commandant en chef, le colonel Williams fut envoyé en qualité de commissaire britannique aux conférences d'Erzeroum, et le lieutenant Dickson demeura avec cinq hommes, officiers non brevetés et soldats, à la disposition du gouvernement turc, qui ne les employa dans aucune circonstance. Il serait difficile de dire ce qui put engager le gouvernement anglais à laisser ce détachement à Constantinople sous des circonstances aussi humiliantes. Jusqu'à présent on a refusé de se servir de ce détachement sous prétexte que la tactique anglaise diffère trop de la tactique prussienne que l'artillerie turque a adoptée d'abord. Mais que devient cet argument spécieux aujourd'hui que le divan consent à employer des officiers français ? En vérité toute cette affaire a bien l'air d'être une insulte faite gratuitement au gouvernement de la Grande-Bretagne, insulte que l'on ne saurait atténuer en se retranchant derrière des motifs plausibles.

La convention, conclue l'automne dernier entre le baron de Bourqueney et les ministres ottomans, n'est plus un mystère. On sait trop bien à quel prix il a acquis cette influence d'ostentation. Si l'ambassadeur de la reine Victoria n'avait pas dédaigné d'accéder aux mêmes conditions il eût, sans aucun

doute, pu obtenir autant et même davantage. Mais il répugne à sir Stratford Canning d'être la dupe volontaire de l'hypocrisie turque, de conniver avec un système corrompue, et de se laisser imposer par des réformes apparentes.

La preuve qu'il sait parfaitement ce qui est réel et ce qui est fictif dans ces réformes, se trouve dans l'allocation qu'il adressa au sultan à la dernière audience que Sa Hautesse donna au corps diplomatique.

En félicitant le grand-seigneur, au nom de sa souveraine, de la naissance d'un prince, sir Stratford Canning parla aussi du vif intérêt que la reine Victoria prend à la prospérité de l'empire ottoman, et des heureuses circonstances sous lesquelles la naissance du prince avait eu lieu, puisqu'elle était arrivée au moment que sa hautesse travaillait à placer le trône sur les bases les plus solides pour elle-même et ses descendants, en promulguant un édit tendant au bien-être de la nation. « On éprouve une vive satisfaction, ajouta sir Stratford Canning, à voir la résolution manifestée par sa hautesse, d'extirper la corruption qui règne dans les différentes branches de l'administration, et qui pendant un si grand nombre d'années a tari les ressources et épuisé les forces de l'empire. Rien, si ce n'est la sollicitude personnelle du souverain ne peut mettre un terme à la vénalité des fonctionnaires publics, tant dans la capitale que dans les provinces ; et lui, l'ambassadeur d'Angleterre, avait la ferme conviction que sa hautesse persévérerait dans l'accomplissement de l'œuvre glorieuse qu'elle avait si heureusement entreprise. La corruption étant l'abus le plus criant et le plus généralement répandu, c'est celui-là qui doit être détruit avant tout ; et c'est en vain qu'on espérerait des progrès réels, soit dans l'armée, soit dans les finances, aussi longtemps qu'il n'aura pas été remédié à ce mal. »

C'est là un langage simple et franc, bien que très-respectueux dans ses formes. C'est un langage comme un empereur en entend trop rarement ; aussi ce discours paraît-il avoir fait une impression profonde sur l'esprit du jeune sultan, car il répondit avec une émotion véritable qu'il n'aurait point de repos avant que, avec l'assistance divine, il eût assuré le bonheur de son peuple, en suivant la voie indiquée dans l'allocation de sir Stratford Canning.

On ne saurait douter un seul instant des bonnes intentions du sultan, et quand on se rappelle les marques nombreuses d'estime personnelle qu'il a données à l'ambassadeur anglais, on doit admettre qu'il est disposé à écouter ses conseils avec déférence. Mais il est entouré de ministres qui sont eux-mêmes les auteurs de tous les maux dont se plaint le peuple ; comment donc pourrait-il arriver à la connaissance exacte de ces maux ? D'ailleurs il y a lieu de croire qu'on abuse de sa simplicité et de son inexpérience en l'éconduisant par les artifices les plus puérils. Ainsi, quelques jours après l'audience un officier de la maison du sultan se présenta soudain à l'hôtel de la monnaie, et se convainquit par un examen minutieux du système qui y est suivi, que tout y était en bon ordre, — en d'autres mots que la monnaie de l'état ne fraudait pas le trésor. Or, cette démarche avait été faite à la suggestion du ministre des finances !

Passons au différend greco-ottoman.

Les représentations et les plaintes de la Porte ont été réfutées par une note de M. Coletti, où perce toute l'insolence du démocrate et toute l'audace du Palicure. Les assertions contenues dans le memorandum du cabinet turc y sont tout bonnement

traitées d'erreurs. M. Coletti déclare que ce memorandum est l'œuvre d'une malveillance personnelle ; mais il s'en moque, il défie la Porte, et lui dit de commencer les hostilités quand l'envie lui en prendra ; que quant à lui il est tout prêt. Le langage du chef du ministère grec serait souverainement ridicule, s'il n'avait pas une portée perfide. Chaque mot de ce document arrogant, de même que dans ce fameux discours qu'il a prononcé dernièrement, tend à exciter les passions de ses ardens compatriotes en Turquie comme en Grèce ; et il dévient réellement temps que les puissances, protectrices de ce dernier pays, avisent à mettre un frein à ces procédés incendiaires. Le seul intérêt bien entendu de la Grèce, sans parler de la paix du monde, exige qu'il soit mis fin non seulement aux prétentions politiques, mais aussi aux rodomontades diplomatiques du cabinet hellène. Le mépris qu'il professe, sinon l'ignorance où il en est, des formes de respect mutuel adoptées par les états civilisés, forme un contraste aussi vif que désagréable même avec la contenance des Turcs. Avant d'expédier le memorandum traité si cavalièrement par M. Coletti, la Porte le soumit aux représentants des puissances protectrices à Constantinople, et ce ne fut qu'après avoir obtenu leur sanction que la pièce fut envoyée à Athènes. Mais la réponse, que les puissances protectrices étaient également en droit de connaître, préalablement à son envoi, ne fut soumise à aucun des ministres étrangers, c'est à-dire qu'elle ne fut soumise à nul d'entre eux d'une manière officielle ; mais les relations confidentielles qui existent entre le cabinet grec et M. Piscatory, le plénipotentiaire de la France, donnent tout lieu de supposer que celui-ci du moins a été consulté en secret.

Quoi qu'il en soit, il est constant que les puissances protectrices ne peuvent voir ces dissidences d'un œil indifférent ; et elles feront bien d'intervenir promptement et péremptoirement. En effet ce serait d'un trop mauvais exemple qu'un royaume tel que la Grèce, fort de l'impunité qu'il paraît vouloir fonder sur la protection des grandes puissances, qu'un tel royaume disons-nous, pût à son aise accumuler injure sur injure, et se donner l'air de défier insolentement un gouvernement, qui, n'était cette même protection, pourrait détruire la Grèce dans le cours d'un seul mois.

Mais remarquez bien qu'au moment même où M. Coletti nie avec hauteur l'existence des menées dont se plaint la Sublime-Porte, on reçoit la nouvelle que les maraudeurs grecs ont fait de nouvelles incursions sur le territoire de la Thessalie.

En portant nos regards sur la Perse, nous voyons que les commissaires à Erzeroum ont entrepris une tâche qui ressemble un peu à la prétention qu'on pourrait tresser des cables avec le sable du rivage. Ils ne songent à rien moins qu'à établir l'ordre parmi les Kurdes. Or, comme de temps immémorial les Kurdes se sont arrogé la coutume de se faire justice eux-mêmes, coutume qu'ils estiment être un droit patrimonial, on peut dire que les commissaires se donnent beaucoup de peine pour n'obtenir aucun résultat favorable. Les Persans comme les Turcs comprennent parfaitement que la Russie et l'Angleterre ne leur permettront pas toujours de s'entr'égorguer, et ils agissent en conséquence. On peut dire, avec raison que les choses sont encore au même point où elles étaient il y a deux ans lorsque la commission débuta dans ses opérations.

Le Sah, qu'on croyait voir mourir d'un mois à l'autre, l'année dernière, est rétabli au point de pouvoir s'occuper de nouveau, non-seulement d'affaires d'état, mais aussi de ses amusements, qui consistent surtout à chasser au faucon et à se prome-

Feuilleton du Journal de La Haye. — 23 Mai 1845.

LE JUIF ERRANT. (1)

HUITIÈME VOLUME.

Le Choléra.

CHAPITRE X.

Le malade.

Le cardinal Malipieri, que l'on a vu assister à l'espèce de concile tenu chez la princesse de Saint-Dizier, et qui se rendait alors à l'appartement occupé par Rodin, était vêtu en laïque et enveloppé d'une ample douillette de satin puce, exhalant une forte odeur de camphre, car le prélat s'était entouré de tous les préservatifs anti-cholériques imaginables.

Arrivé à l'un des paliers du second étage de la maison, le cardinal frappa à une porte grise ; personne ne lui répondant, il l'ouvrit, et, en hom ne qui connaît parfaitement les étreintes, il traversa une espèce d'antichambre et se trouva dans une pièce où était dressé un lit de sanglé ; sur une table de bois noir à côté de ce lit se trouvaient plusieurs fioles ayant contenu des médicaments.

Le physionomie du prélat semblait inquiète, morose ; son teint était jaunâtre et bilieux ; le cercle brun qui cerneait ses yeux noirs et louches, paraissait encore plus charbonné que de coutume.

S'arrêtant un instant, il regarda autour de lui presque avec crainte, et à plusieurs reprises aspira fortement la senteur d'un flacon anti-cholérique ; puis, se voyant seul, il s'approcha d'une glace placée sur la cheminée, et, à plusieurs reprises, observa très attentivement la couleur de sa langue ; après quelques minutes de ce consciencieux examen, dont il parut du reste assez satisfait, il fonda dans sa bouche en terminant les yeux avec componction.

Ces précautions sanitaires prises, collant de nouveau son flacon à son nez, le prélat se préparait à entrer dans la pièce voisine, lorsqu'entendant à travers la mince cloison qui l'en séparait un bruit assez violent, il s'arrêta pour écouter, car, tout ce qui se disait dans l'appartement voisin, arrivait très facilement à son oreille.

— Me voici pensé... je veux me lever, — disait une voix faible, mais brève et impérieuse.

— Vous n'y songez pas, mon Révérend Père, — répondit une voix plus forte, — c'est impossible.

— Vous allez voir si cela est impossible, — reprit l'autre voix.

— Mais, mon Révérend Père, vous vous tuez... vous êtes hors d'état de vous lever... c'est vous exposer à une rechute mortelle... je n'y consentirai pas...

A ces mots succéda de nouveau le bruit d'une faible lutte mêlée de quelques gémissements plus irrités que plaintifs, et la voix reprit :

— Non, non, mon Père, et pour plus de sûreté je ne laisserai pas vos habits à votre portée... Voici bientôt l'heure de votre potion, je vais aller vous la préparer.

Et presque aussitôt une porte s'ouvrant, le prélat vit entrer un homme de vingt-cinq ans environ, portant sous son bras une vieille redingote olive et un pantalon noir non moins râpé qu'il jeta sur une chaise.

Ce personnage était M. Ange-Modeste Rousselet, premier élève du docteur Baleinier ; la physionomie du jeune praticien était humble, douceâtre et réservée ; ses cheveux, presque ras sur le devant, flottaient derrière son cou, il fit un léger mouvement de surprise à la vue du cardinal et le salua profondément à deux reprises sans lever les yeux sur lui.

— Avant toute chose, — dit le prélat avec son accent italien très-prononcé, et en se tenant sous le nez son flacon de camphre, — les symptômes cholériques sont-ils revenus ?

— Non, Monseigneur, la fièvre pernicieuse qui a succédé à l'attaque de choléra suit son cours.

— A la bonne heure... Mais le Révérend Père ne veut donc pas être raisonnable ? Quel est ce bruit que je viens d'entendre ?

— Sa Révérence voulait absolument se lever et s'habiller, Monseigneur ; mais sa faiblesse est si grande, qu'il n'aurait pu faire deux pas hors de son lit. L'impatience le dévore... on craint toujours que cette excessive agitation ne cause une rechute mortelle.

— Le docteur Baleinier est-il venu ce matin ?

— Il sort d'ici, Monseigneur.

— Que pense-t-il du malade ?

— Il le trouve dans un état on ne peut pas plus alarmant, Monseigneur... La nuit a été si mauvaise, que M. Baleinier avait ce matin de grandes inquiétudes ; le R. P. Rodin est dans l'un de ces moments critiques où une crise peut décider en quelques heures de la vie ou de la mort du malade... M. Baleinier est allé chercher ce qu'il lui fallait pour une opération réactive très-douloureuse, et il va venir la pratiquer sur le malade.

— Et a-t-on fait prévenir le P. d'Aigrigny ?

— Le P. d'Aigrigny est fort souffrant lui-même, ainsi que Votre Eminence le sait ; il n'a pas encore pu quitter son lit depuis trois jours.

— Je me suis informé de lui en montant, — reprit le prélat, — et je le verrai tout-à-l'heure. Mais, pour en revenir au P. Rodin, a-t-on fait avertir son confesseur, puisqu'il est dans un état presque désespéré, et qu'il doit subir une opération si grave ?

— M. Baleinier lui en a touché deux mots, ainsi que des derniers sacrements ; mais le P. Rodin s'est écrié avec irritation qu'on ne lui laissait pas un

moment de repos, qu'on le harcelait sans cesse, qu'il avait autant que personne souci du salut de son âme, et que...

— Per Bacco!... il ne s'agit pas de lui! — s'écria le cardinal en interrompant par cette exclamation païenne M. Ange-Modeste Rousselet, et en élevant sa voix, déjà très aigüe et très criarde, — il ne s'agit pas de lui, il s'agit de l'intérêt de sa compagnie. Il est indispensable que le Révérend Père reçoive les sacrements avec la plus éclatante solennité, et qu'il fasse non seulement une fin chrétienne, mais une fin d'un effet retentissant... Il faut que tous les gens de cette maison, des étrangers même, soient conviés à ce spectacle, afin que sa mort édifiante produise une excellente sensation.

— C'est ce que le R. P. Griaon et le R. P. Brunet ont déjà voulu faire entendre à Sa Révérence, Monseigneur ; mais Votre Eminence sait avec quelle impatience le P. Rodin a reçu ces conseils, et M. Baleinier, de peur de provoquer une crise dangereuse, peut-être mortelle, n'a pas osé insister.

— Eh bien ! moi, j'oserai, car dans ce temps d'impiété révolutionnaire, une fin solennelle chrétienne produira un effet très salutaire sur le public. Il serait même fort à propos, en cas de mort, de se préparer à embaumer le Révérend Père ; on le laisserait ainsi exposé pendant quelques jours en chapelle ardente, selon la coutume romaine. Non secrétaire donnera le dessein du catafalque ; c'est très splendide, très imposant ; par sa position dans l'ordre, le P. Rodin aura droit à quelque chose d'on ne peut plus somptueux ; il lui faudra au moins six cents cierges ou bougies et environ une douzaine de lampes funéraires à l'esprit de vin placées au-dessus de son corps pour l'éclairer d'en haut, cela fait à merveille ; on pourrait ensuite distribuer au peuple de petits écrits concernant la vie pieuse et ascétique du Révérend, etc...

Un bruit brusque, sec comme celui d'un objet métallique que l'on jetterait à terre avec colère, se fit entendre dans la pièce voisine où se trouvait le malade, et interrompit le prélat.

— Pourquoi que le P. Rodin ne vous ait pas entendu parler de son embaumement, Monseigneur, — dit à voix basse M. Ange-Modeste Rousselet, — son lit touche cette cloison et on entend tout ce qui se dit ici.

Si le P. Rodin n'a écouté, — reprit le cardinal en parlant dès-lors à voix basse et allant se placer à l'autre bout de la chambre, — cette circonstance ne servira à entrer en matière... mais en tout état de cause, je persiste à croire que l'embaumement et l'exposition seraient très-nécessaires pour frapper un bon coup sur l'esprit public. Le peuple est déjà très-effrayé par le choléra ; une pareille pompe mortuaire produirait un grand effet sur l'imagination de la population.

— Je me permettrai de faire observer à Votre Eminence qu'ici les lois s'opposent à ces expositions, et que... — dit le cardinal avec courroux, — est-ce que Rome n'a pas aussi ses lois ? Est-ce que tout prêtre n'est pas sujet de Rome ? Est-ce qu'il n'est pas temps de...

Mais ne voulant pas sans doute entrer dans une conversation plus explicite avec le jeune médecin, le prélat reprit :

— Plus tard on s'occupera de ceci ; mais, dites-moi, depuis ma dernière

(1) Voir le Journal de La Haye, d'hier.

ner à pied et à cheval. Il doit sa guérison à un médecin français, M. Labat.

On répand le bruit que les manufactures anglaises vont être admises dans les provinces trans-caucasiennes de la Russie, à un droit très-moindre, peut-être même pourront-elles y transier leurs produits de tout droit. Ceci serait aussi avantageux pour l'Angleterre et la Russie que préjudiciable à la Perse. Actuellement, au commerce actif de contrebande en manufactures anglaises, se fait par la frontière dans la Géorgie. Fabriz est le grand marché pour tous les pays avoisinants, et c'est peut-être à cette circonstance que cette ville doit l'avantage d'être une des cités les plus prospères de l'Orient. Mais dès que le chemin de la Russie sera ouvert, Fabriz, selon toute probabilité, perdra son immense commerce de transit; car l'activité du commerce se portera de préférence sur les provinces russes, où il sera plus en sûreté. Poti, ou quelque autre endroit dans cette latitude, situé sur la Mer-Noire, deviendrait le centre de ce commerce, et les marchandises y seraient importées par Erivan ou Teflis, suivant leur destination, et sur des chariots, et non à dos de mulet ou de cheval, comme elles le sont à présent par la voie de Trebizonde et d'Erzeroum.

La Perse envoie aujourd'hui en grande quantité des manufactures indigènes, dans la Géorgie, où elles ne sont pas prohibées comme les fabricats européens. Bon nombre de villes et de villages persans sont à présent exclusivement occupés à pourvoir les marchés de la Russie d'objets de manufacture. Tous ces endroits seraient ruinés. Le revenu des douanes de cette seule province élève annuellement au chiffre de 30 mille livres sterling; les articles de manufacture anglaise fournissent la plus grande partie de cette somme, assez forte pour causer une diminution sensible dans les ressources d'un gouvernement aussi pauvre que celui du Shah de Perse. De plus il perdrait le montant considérable des droits d'accise prélevés sur les fabricats indigènes; et pour quelques articles ces droits sont énormes, puisqu'ils vont jusqu'à 50 pour cent de la valeur. Ce projet non-seulement ouvrirait à l'Angleterre le marché de toutes les contrées caucasiennes appartenant à la Russie, mais encore la route directe de la Tartarie à travers le Caucase.

Samedi et dimanche derniers, le Grand-Orient des Pays-Bas s'est réuni en cette résidence sous la présidence du grand-maître national, le Prince Frédéric des Pays-Bas. A cette occasion un solennel hommage a été rendu à la mémoire et aux mérites du général De Koek, qui de son vivant était revêtu de la seconde des dignités maçonniques. Il résulte du rapport fait dans cette réunion que dans les Pays-Bas l'ordre s'étend toujours davantage et propage de plus en plus ses doctrines de philanthropie universelle.

Ces jours derniers, M. A. van den Brandhoff, directeur et pasteur de la colonie européenne sur les rives de la Samarca aux Indes-Occidentales néerlandaises, s'est rendu de Elst à Amsterdam afin des y embarquer pour sa destination. M. Brandhoff est accompagné de M. de Jong, médecin de la colonie; ils emmènent tous les deux leurs familles ainsi que 15 ménages composés de 104 individus destinés à peupler et à exploiter la nouvelle colonie. Le transport se fera en grande partie à bord du navire *Andrie* et *Eugénie*. Quatre de ces familles d'émigrants sont chargées de surveiller le transport des instrumens aratoires et du bétail pour l'exploitation agricole de la colonie.

Nous avons une excellente nouvelle à annoncer aux amateurs de spectacle. Albert Domange qui a laissé ici des souvenirs si vifs et si durables, donnera quatre représentations à La Haye. La première représentation aura lieu ce soir. — M. Albert remplira le rôle d'Edgard dans *L'opéra de Lammermoor*.

Nous avons sous les yeux le plan conçu par la commission d'une société anonyme ayant pour but de pourvoir la ville d'Amsterdam d'eau potable. Suivant ce plan, le capital de l'association sera de fl. 3,200,000, divisé en 3,200 actions de mille florins chacune. L'émission de ces actions se fera au prix de 95 p. c.

Les calculs qui accompagnent le plan démontrent que l'entreprise pourra de cette manière être conduite à bonne fin, et

que les actionnaires recevront au bout de l'année un dividende extraordinaire de 2 1/2 p. c.

Avant-hier est parti de Harderwyk un détachement de troupes sous le commandement du capitaine Ewyk, accompagné des lieutenants en second Moerman et Straatman. Ces troupes s'embarqueront à bord du navire *la ville d'Utrecht*, en destination pour Java.

On écrit de Berlin, 16 mai.
L'automne passé et même dans le courant de cet hiver on a vu ici réunies diverses personnes bien connues pour la part qu'elles prennent à la cause de l'infant don Carlos, soit comme fidèles partisans; soit comme agents de ce dernier. On apprend maintenant que le but de leur présence à Berlin, à Vienne et à St-Petersbourg était de faire entrer les rapports personnels des infans don Carlos et don Sébastien parmi les clauses à établir dans les négociations pour renouer des rapports diplomatiques avec l'Espagne, en sollicitant la liberté personnelle du premier, ainsi que la fixation des rapports financiers de l'un et de l'autre. On dit que l'une des trois grandes puissances s'est vivement prononcée en faveur des dites mesures.

Le Mexique, à l'imitation du Texas, va envoyer en Angleterre un plénipotentiaire, qui doit prochainement s'embarquer à la Vera-Cruz. Les affaires actuelles de l'Amérique donnent un intérêt tout particulier à cette mission, que le représentant de la Grande-Bretagne à Mexico a provoquée. On parle plus que jamais de la cession des deux Californies, que l'Angleterre convoite depuis si longtemps, et qu'elle regardait comme un contrepoint à l'annexion du Texas. Le Mexique, ruiné par les exactions de Santa-Anna, sans armée, sans marine, sans finances, est disposé à se jeter corps et âme dans les bras des Anglais; ceux-ci, de leur côté, offrent, paraît-il, au Mexique de lui ouvrir un emprunt; mais ils exigent indépendamment d'un nouveau traité de commerce, et à titre de garantie, la cession provisoire des Californies, qui font comme on sait, partie de la confédération mexicaine. L'Angleterre prendrait ainsi position sur les deux points les plus importants de ce vaste pays; elle établirait garnison dans la ville de Sinaloa, sur la Mer-Vermeille, dépendant de l'état de Sonora et Sinaloa et de la Basse-Californie, et dans la ville Monterey, appartenant à la Haute-Californie, sur la côte occidentale du grand Océan. D'après la marche ordinairement suivie par la Grande-Bretagne, il est aisé de prévoir que cette prise de possession ne tardera pas à devenir définitive.

Affaires de France. Question des jésuites.

M. l'évêque de Chartres vient d'adresser la lettre suivante à M. le ministre des cultes :

« Je viens vous présenter quelques observations sur la grande et brûlante question qui concerne les jésuites. J'ai qualité pour cela, comme évêque catholique. Car, quoi qu'en ait dit M. Thiers, les jésuites sont des prêtres qui dépendent de nous. Ils n'ont avec les fidèles aucun rapport de ministère sacerdotal, de confession, de prédication, d'administration des sacrements, que sous notre autorité. Ils tiennent de nous ces pouvoirs. Nous sommes donc responsables de l'usage qu'ils en font.

« Je ne veux point vous fatiguer, Monsieur le ministre, je vais donc droit au but que je me propose.

« Il est évident que, dans la grande affaire dont on est si préoccupé, il ne s'agit point du droit rigoureux (qui n'existe pas d'ailleurs ici, comme on l'a victorieusement prouvé). Ce qui le démontre, c'est qu'on ne prétend pas toucher aux autres congrégations. Tout ce qui engage à proscrire les jésuites, c'est l'impopularité qu'on leur attribue. Voilà le grand ressort et le principal motif de cette poursuite et de ce débâtement.

« Mais il faut, monsieur le ministre, faire ici une distinction essentielle et même décisive. Il y a une impopularité aveugle et une impopularité éclairée. L'une qui est souverainement méprisable, l'autre qui a un grand poids et une légitime puissance. Or, il arrive quelquefois que l'homme qui se dit le plus aimé d'être impopulaire, est lui-même le type de cette impopularité éclairée dont je viens de parler, c'est-à-dire qu'il est l'objet de la profonde antipathie des gens de bien; des hommes clairvoyants, de tous ceux qui ne veulent pas que la France re-

tombe dans l'état le plus lamentable; pour parler clairement, qu'elle ne redevenne pas athée et cannibale comme en 93.

De plus, une chose incontestable, c'est que les hommes ont quelque grand intérêt à tromper une nation, s'ils ne veulent l'impopularité qui se communique à toute une nation. On n'a qu'à mettre en œuvre pendant vingt, trente ans, le moyen dont on a fait usage contre les jésuites; on n'a qu'à répandre tous les matins contre ceux qui en veulent livrer à la vindicte populaire, des torrents d'injures, des torrents d'injure, et peut-être à la fureur populaire, des torrents d'injures, des torrents d'injure qui frappent les imaginations, d'abominables romans où l'on prête aux personnes ou à la classe qui est mise en scène un caractère de la vertu que l'on met au ban de l'opinion, une perfidie monstrueuse, une charçeté satanique, une cupidité capable de tout, dès lors, a atteint son but. Oui, je déclare que si la vertu personnelle descendait du ciel, et que pendant un certain temps on lui tribuât, avec cette persévérance et avec cet intérieurement troublable de mensonge et d'impotence, toutes les bassesses, toutes les cruautés, toutes les turpitudes imaginables, bientôt on verrait plus dans cet être créature qu'un monstre, qu'un animal capable de tout infecter et de tout perdre, en un mot, la complicité des d'Aigrigny et des Rodin, qu'on a montrés si ne sont pas, pour empêcher peut-être des yeux clairvoyants de les découvrir où ils sont.

Enfin, à Lausanne, les radicaux triomphants ont qualifié les jésuites les ministres protestants, et en cette qualité ils ont leurs maisons. Dans le Wurtemberg les luthériens, hommes glise ou séculiers, sont appelés jésuites, parce qu'ils n'ont pas aux rêveries anti-chrétiennes et insensées du docteur Strauss. Bientôt ce nom de jésuite enveloppera non-seulement ceux à qui cette qualité appartient littéralement, mais encore le clergé catholique, les fidèles de cette communion, les catholiques, les luthériens, les sociniens, et un peu plus tard tous les hommes qui croient en Dieu, ou à peu près. Ne voyez-vous qu'en frappant les jésuites de profession, vous nourrissez des préventions folles et désastreuses; que la similitude du nom entraîna la similitude des sentiments et des procédés, en sorte que vous allumez dans l'Europe et peut-être dans le monde un feu qui embrâsera tout et dont il est impossible d'arrêter les ravages ?

Mais non, non; vos craintes, s'écrie-t-on, sont imaginaires. Il est aisé d'en juger. Je vais rappeler des choses ou des faits que j'aurais voulu taire à jamais, mais que les dangers de la religion m'obligent de produire. M. Thiers s'est exprimé ainsi dans son *Histoire de la Révolution* au sujet de la fête de la Raison : « Quand le peuple est-il de bonne foi? Quand est-il capable de comprendre les dogmes qu'on lui donne à croire? (Quel mépris inouï pour le peuple, disons-le en passant, d'un part d'un homme politique qui se vante d'être l'ami, le serviteur du peuple, et qui prétend à une immense popularité!) Rien ajoute : « Ordinairement, que lui faut-il (au peuple) que les grandes réunions qui satisfont son besoin d'être assemblé, de grandes spectacles symboliques où on lui rappelle sans cesse son pouvoir supérieur à la sienne; enfin, des fêtes où on rend l'hommage aux hommes qui ont le plus approché du beau, du grand, en un mot, des temples, des cérémonies, des saints. Il avait ici des temples, la Raison, Marat, et d'autres. Il était réuni, il adorait une puissance mystérieuse, il célébrait deux hommes. Tous ses besoins étaient donc satisfaits, et il n'y eût donc pas autrement qu'il y eût toujours. Assurément on n'a jamais lu ni entendu des paroles plus philosophiques ni plus insultantes pour le peuple et pour son avenir, que s'était toujours unie au culte public. Or, dans le langage et la conduite de M. le député d'Aix dans la séance présente, il exprime, dans son réquisitoire ou dans sa nomination contre les jésuites, une vénération sans bornes pour l'église catholique; il proteste qu'il est bien loin d'attaquer cette église si grande et si respectable. J'avoue que je n'ai pas lu de plus belle page de nos journaux politiques.

(1) Hist. de la Révol. Fr. par M. Thiers, dans le *Consulat et de l'Empire* (Tom. III, p. 206 et suiv.), parle de la pompeusement du parti que prit Napoléon, de rétablir la religion catholique; mais ces magnifiques éloges sont mêlés de traits et d'expressions qui indiquent le plus complet scepticisme. Tout lecteur intelligent verra que l'auteur ne loue ici que l'habileté politique de Napoléon, et non ses intentions de l'empereur de l'époque d'aujourd'hui. L'auteur aurait trouvé fort bon que le grand homme romît en honneur Marat au lieu de rétablir ceux de Jésus-Christ.

visite; le Révérend Père a-t-il eu de nouveaux accès de délire ?

— Oui, Monseigneur, cette nuit il a déliré pendant trois heures et demie au moins. J'ai vu, ainsi qu'il vous l'a été recommandé, continué de tenir une note exacte de toutes les paroles qui ont échappé au malade pendant ce court espace de temps.

— Oui, Monseigneur; voici cette note, ainsi que votre Eminence me l'a commandé.

— Ce diable, M. Ange Modeste Rousselet prit dans le casier une note qu'il remit au prélat.

Nous rappellerons au lecteur que cette partie de l'entretien de M. Rousselet et du cardinal ayant été brisée par le porteur de la cloison, Rodin, n'avait pu rien entendre; tandis que la conversation relative à son embaument présumé avait pu parfaitement parvenir jusqu'à lui.

Le cardinal ayant reçu la note de M. Rousselet, la prit avec une expression de vive surprise. Après l'avoir parcourue, il froissa le papier et il se fit sans dire un mot.

— Puis, voyant le prélat se diriger vers la porte de l'autre chambre, M. Rousselet ajouta :

— Mais, monseigneur, le Révérend Père ne veut absolument voir personne... il a besoin d'un repos absolu avant l'opération qu'on va lui faire tout à l'heure... et il serait dangereux peut-être de...

Sans répondre à cette observation, le cardinal entra dans la chambre de Rodin.

Cette pièce assez vaste, éclairée par deux fenêtres, était simplement mais commodément meublée; deux tisons brûlaient lentement dans les cendres de lâtre, enyahi par une cafetière, un pot de saïence et un poëlon où grésillait un épais mélange de farine de moutarde; sur la cheminée on voyait épars plusieurs morceaux de linge et des bandes de toile.

Il régnait dans cette chambre cette odeur pharmaceutique émanant des médicaments; particulière aux endroits occupés par les malades, mélangée d'une senteur si âcre, si putride, si nauséabonde; que le cardinal s'arrêta un moment auprès de la porte sans avancer.

Ainsi, que les RR. PP. l'avaient prétendu dans leur promenade, Rodin vivait parce qu'il s'était dit :

— Il faut que je vive, et je vivrai.

Car de même que de faibles imaginations, de lâches esprits, succombent bientôt à la seule terreur du mal, de même aussi, mille faits le prouvent; la vigueur de caractère et l'énergie morale peuvent souvent lutter opiniâtrement contre le mal et triompher des positions quelquefois désespérées.

Il en avait été ainsi du jésuite... L'inébranlable fermeté de son caractère, et l'on disait presque la redoutable ténacité de sa volonté (car la volonté ac-

J'avais espéré que, pendant son délire, il lui échapperait quelque mot qui me mettrait sur la trace de ce que nous avons tant d'intérêt à savoir, car presque toujours le délire, et surtout chez un homme d'un esprit si inquiet, si actif, le délire n'est que l'exagération d'une idée dominante; cependant, voilà cinq accès que l'on m'a pour ainsi dire fidèlement sténographiés... et rien, non... rien, que des phrases vides ou sans suite.

Le retour de M. Rousselet mit un terme aux réflexions du prélat.

— Je suis désolé d'avoir à vous apprendre, Monseigneur, que le Révérend Père refuse opiniâtrement de voir personne; il prétend avoir besoin d'un repos absolu... Quoique très abattu, il a l'air sombre, courroucé... Je ne serais pas étonné qu'il eût entendu Votre Eminence parler de le faire embaumer...

Le cardinal, interrompant M. Rousselet, lui dit :

— Ainsi, le P. Rodin a eu son dernier accès de délire cette nuit ?

— Oui, Monseigneur, de trois à cinq heures et demie dit matin.

— De trois à cinq heures dit matin ? répéta le prélat, comme s'il eût voulu fixer ce détail dans sa mémoire. — Et cet accès n'a-t-il rien de particulier ?

— Non, Monseigneur; ainsi que votre Eminence n'en a pu s'en convaincre par la lecture de cette note, il est impossible de rassembler plus de paroles incohérentes.

Puis, voyant le prélat se diriger vers la porte de l'autre chambre, M. Rousselet ajouta :

— Mais, monseigneur, le Révérend Père ne veut absolument voir personne... il a besoin d'un repos absolu avant l'opération qu'on va lui faire tout à l'heure... et il serait dangereux peut-être de...

Sans répondre à cette observation, le cardinal entra dans la chambre de Rodin.

Cette pièce assez vaste, éclairée par deux fenêtres, était simplement mais commodément meublée; deux tisons brûlaient lentement dans les cendres de lâtre, enyahi par une cafetière, un pot de saïence et un poëlon où grésillait un épais mélange de farine de moutarde; sur la cheminée on voyait épars plusieurs morceaux de linge et des bandes de toile.

Il régnait dans cette chambre cette odeur pharmaceutique émanant des médicaments; particulière aux endroits occupés par les malades, mélangée d'une senteur si âcre, si putride, si nauséabonde; que le cardinal s'arrêta un moment auprès de la porte sans avancer.

Ainsi, que les RR. PP. l'avaient prétendu dans leur promenade, Rodin vivait parce qu'il s'était dit :

— Il faut que je vive, et je vivrai.

Car de même que de faibles imaginations, de lâches esprits, succombent bientôt à la seule terreur du mal, de même aussi, mille faits le prouvent; la vigueur de caractère et l'énergie morale peuvent souvent lutter opiniâtrement contre le mal et triompher des positions quelquefois désespérées.

Il en avait été ainsi du jésuite... L'inébranlable fermeté de son caractère, et l'on disait presque la redoutable ténacité de sa volonté (car la volonté ac-

quiert parfois une sorte de toute-puissance mystérieuse dont on ne peut venir en aide à l'habile médication du docteur Bateinier, Rodin n'avait pu se rétablir; il avait été si rapidement atteint. Mais à cette perturbation physique avait succédé une fièvre des plus pernicieuses qui mettait en grand péril la vie de Rodin.

Ce redoublement de danger avait causé les plus vives alarmes au cardinal; grigny, qui, malgré sa rivalité avec le jésuite, sentait qu'au point où en étaient arrivées les choses, Rodin, tenant tous les fils de la trame, pouvait seul le conduire à bien.

Les rideaux de la chambre du malade, déjà demi-fermés, ne laissent arriver qu'un jour douloureux autour du lit où gémissait Rodin.

La face du jésuite avait perdu cette teinte verte particulière aux mourants, mais elle était restée d'une blancheur cadavéreuse; sa maigreur, toute défilée, que sa peau, sèche, rugueuse, se collait aux os, et que les muscles et les veines de son long cou, pelé, décharné, comme celui d'un cadavre, se dessinaient à un réseau de bordes; sa tête, couverte de cheveux noirs rous et crasseux, d'où s'échappaient quelques mèches grises, se levait sur un cou gris terne, reposé sur un couiller. Rodin n'avait plus un mot pas qu'on le chargeât de l'âme de son corps, d'ailleurs, d'être rasée depuis long-temps, n'était plus que le M. comme les autres de cette sorte de personnes; par-dessus sa chemise, il portait une robe blanche, trouvée plusieurs années; il avait sorti un de ses bras d'un coude de main osseuse et velue, aux ongles bleuâtres, il tenait un bâton de bois d'une couleur impossible à définir.

Un eût dit un cadavre, sans deux ardentes étincelles qui brillent dans l'ombre formée par la profondeur des orbites. Ce regard, où se reflète l'âme, centrée, résumée, toute la vie, toute l'énergie qui restait dans le corps, homme, trahissait une inquiétude dévorante; tantôt ses traits se contractaient, tantôt se relâchaient; tantôt la respiration de ses mains et les doigts se contractaient, tantôt se relâchaient; tantôt ses yeux se fermaient, tantôt se rouvraient; tantôt son esprit se perdait, tantôt se ranimait; tantôt son corps se tordait, tantôt se raidissait; tantôt son âme se désolait, tantôt se réjouissait; tantôt son corps se tordait, tantôt se raidissait; tantôt son âme se désolait, tantôt se réjouissait; tantôt son corps se tordait, tantôt se raidissait; tantôt son âme se désolait, tantôt se réjouissait.

D'après les sages conseils du docteur Balsinier, qui le trouvait dans un état de l'âme et de l'âme de l'âme, le P. d'Aigrigny avait fait un grand effort de volonté pour répondre aux questions de Rodin sur le marche de la maladie de son corps; mais, par suite de l'inaction forcée à laquelle la maladie le contraignait, l'ignorance complète où il était des événements qui avaient pu survenir depuis sa maladie, augmentaient encore son exaspération.

Tel était l'état moral et physique de Rodin, lorsque, le 14 mai, le cardinal Malipieri était entré dans sa chambre.

(La suite à demain.)

Nouvelles et faits divers.

Le paquebot *Penguin*, capitaine Leslie, est arrivé à Falmouth samedi dernier, venant de Rio-Janeiro avec la malle du Brésil jusqu'au 2 avril. Il a bord environ pour 30,000 liv. en or et autres valeurs. Il ne nous apprend aucune nouvelle politique de quelque importance. Le fils de l'empereur a été baptisé le 23 mars et a reçu les noms de Alphonse Pedro, etc. Le roi de France et l'ex-impératrice du Brésil, représentés par le premier ministre, ont servi de parrain et marraine.

— Nos lettres de Naples du 5 du courant, dit le *Times*, répètent que le roi et la reine n'accepteront pas l'invitation du roi Louis-Philippe de se rendre à Paris cette année; elles ajoutent que la rupture des négociations pour une alliance matrimoniale entre la reine d'Espagne et le jeune frère du roi, le comte de Trapani, est venue du prince lui-même. Nous pouvions faire remarquer ici que nos lettres de Madrid disent que ce mariage aurait été si impopulaire en Espagne qu'il aurait fallu renoncer aux négociations quand même elles auraient été plus avancées.

— On écrit de Lubeck, 13 mai :

A partir du 1er juin, on supprimera tous droits de transit. Le déficit qui en résultera dans les recettes de l'état sera comblé en partie par une augmentation des droits qui se perçoivent sur diverses marchandises non destinées au transit, et surtout par des économies et de meilleurs placements des revenus.

— On écrit de Stockholm, 6 mai :

On a proposé un nouveau code pénal, qui abolit toutes les peines corporelles et qui, tout en maintenant la peine de mort pour les crimes capitaux, n'inflige que la prison à la plupart des malfaiteurs. Ce projet, rejeté par l'ordre du clergé, a été approuvé par les trois autres.

Le grand comité de l'état a accordé, à la majorité de 60 voix contre 58, un devis du montant de 500,000 rixdalers de banque pour établir un musée national.

Le *Storthing* a accordé d'une voix et sans discussion le projet proposé pour la maison royale, savoir 64,000 thalers en espèces pour le roi, 16,000 pour la reine douairière, et 10,000 pour le prince royal.

— On écrit de Bruxelles, 11 mai, à la *Gazette Générale de Prusse* :

On assure que les banquiers anglais qui se sont intéressés pour plusieurs millions dans la Société de colonisation de Guatimala, sur la promesse faite par M. Nothomb de présenter aux chambres, au commencement de la session dernière, un projet de loi sur la garantie d'un minimum d'intérêts de 3 p. c., vont maintenant intenter un procès au gouvernement, parce que cette promesse n'a pas été tenue.

— On écrit d'Anvers, le 20 mai :

Son Altesse royale le duc héréditaire de Bade se trouve encore dans nos murs par suite de son indisposition. D'après ce que nous apprenons, une affection catarrhale se serait déclarée et quoiqu'elle n'offre aucun caractère de gravité, l'état du prince ne laisse pas que d'inspirer de l'inquiétude. S. A. R. devra attendre ici sa convalescence.

Le roi envoie journellement son aide-de-camp pour faire demander des rapports sur l'état de l'auguste malade. Ces jours derniers il a envoyé son premier médecin, le docteur Bieker dans ce but.

— On lit dans le *Times* :

Un correspondant de St.-Petersbourg nous écrit sous la date du 30 avril, que S. A. R. le prince Albert est attendu dans cette capitale dans le courant de l'été, pour rendre à l'empereur la visite que S. M. I. a faite l'année dernière à la reine Victoria. Il sera accompagné du prince de Cambridge dont le voyage n'aurait ostensiblement pour but que d'assister aux grandes revues qui auront lieu comme d'habitude; mais on ajoute que la présence de S. A. R. dans la capitale de la Russie se rattacherait à un projet d'alliance matrimoniale avec la grande-duchesse Olga, fille de l'empereur. Nous ne savons rien de ce bruit, nous le donnons comme il nous arrive.

— Les étudiants de l'Université de Lén ont établi un tribunal arbitral sous la dénomination de tribunal d'honneur (*Ehengericht*) chargé de décider les questions d'honneur qui s'élèvent entre eux. Cette institution a pour but de prévenir les duels. Les statuts de ce tribunal, soumis à la confirmation du grand-duc et rédigés par un comité imposé d'étudiants, ont été adoptés dans une assemblée générale. Aux termes des statuts, les membres du tribunal sont élus par les étudiants et dans leur sein; ils jugent selon leur conviction intime. Les peines sont l'avertissement, la réprimande, l'obligation de se retracer et celle de demander excuse. Ces deux dernières peines peuvent être remises du consentement du demandeur. Le tribunal est composé de treize membres et de six suppléants; chaque partie peut révoquer trois des treize membres; et les sept autres forment le tribunal pour l'espèce. Les jugements sont motivés; ils peuvent être attaqués pour motifs graves, mais ce pouvoir n'a pas d'effet suspensif.

— La *Démocratie Pacifique* contenait, il y a deux jours, les lignes suivantes :

On nous rapporte des faits excessivement graves sur un héritage colossal que les RR. PP. d'une grande ville de France auraient spolié en empêchant une respectable vieille femme, moribonde et millionnaire, de communiquer avec sa famille. On parle d'un complice si considérable, d'une gasconade si haute placée, si laide, d'une si monstrueuse cupidité, d'une audace telle enfin, que nous prenons le parti de nous faire jusqu'à ce que plus amples renseignements nous soient parvenus.

Un journal ayant manifesté quelques doutes et invité la *Démocratie* à s'expliquer plus catégoriquement, même au prix des dangers que pouvaient lui faire courir les rigueurs des lois sur la presse, la *Démocratie* répond :

Nous avons connaissance de tous les détails qui concernent cette monstrueuse affaire, malheureusement trop avérée pour nous. La seule considération qui nous porte à garder encore le silence est celle des intérêts légitimes que nous craignons de compromettre par une publication trop hâtive. Tout ce que nous pouvons dire dès à présent, c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'un million, mais bien de huit.

— On écrit de Hildesheim, 7 mai. L'ambassadeur d'Autriche à notre cour s'est prononcé récemment contre les tendances de

— La caisse d'épargne de Paris a reçu pendant l'année 1844, la somme totale de 48,950,000 fr. Les remboursements se sont élevés à celle de 39,674,000 fr. Il y a donc eu augmentation de 7,275,000 fr., lesquels ajoutés au soldé de 1843, qui est de 104,780,000 fr., donnent une somme totale de 112,061,000 fr. Au 31 décembre 1844, les caisses des départements et celle de Paris avaient en dépôt un total général de 392 millions, c'est 42,000,000 d'excédant sur l'année précédente.

Nouvelles d'Espagne.

Madrid, 14 mai.

La chambre des députés a voté aujourd'hui le projet de loi qui réduit d'un réal par quintal le droit grevant les plombs nationaux à leur exportation à l'étranger.

On croit que le sénat sera forcé de siéger le soir pendant quelque temps afin d'activer les travaux, pour que tout soit terminé mardi prochain au plus tard.

La cour est de retour d'Aranjuez, et l'on dispose tout pour le départ qui aura lieu le 24, selon toute apparence.

Nous apprenons d'une source digne de foi, dit *El Tiempo*, que le gouvernement a résolu de sanctionner la réforme constitutionnelle malgré la suspension des cortés.

Le gouvernement est le seul qui ait reçu des lettres confidentielles de M. Castillo y Ayensa, contenant les assurances communiquées hier au public. Le gouvernement à qui l'on reproche son silence n'était pas tenu de publier une correspondance particulière de Rome, surtout après avoir annoncé l'envoi immédiat du document officiel qui verra bientôt la lumière pour la satisfaction de tous.

Les dernières nouvelles de la Havane du 7 avril annoncent que l'île entière était tranquille. Mais les résultats de la sécheresse et de la température d'octobre se faisaient sentir d'une manière peu favorable aux récoltes. On croit que l'exportation du sucre baissera cette année, et qu'elle ne s'élèvera pas pour toute l'île à plus de 515,234 caisses. Mais le sucre a été acheté 40 p. c. plus cher que l'année dernière. La colonie de Cienfuegos donne de belles espérances, et même déjà de favorables résultats. L'industrie des mines fait des progrès à Santiago de Cuba. On a découvert une mine d'or. Les Espagnols résidant au Mexique comptent faire hommage au gouvernement espagnol d'un bateau à vapeur. La souscription ouverte pour cet objet s'élève déjà à 20,000 piastres.

— *El Catolico*, journal carliste, dit avoir reçu de Marseille une lettre contenant des nouvelles de Rome. Voici cette correspondance :

Le cardinal d'état a donné avis à M. Castillo qu'il recevait et tiendrait pour authentiques ses pleins-pouvoirs à l'effet de traiter du règlement des questions ecclésiastiques de l'église d'Espagne, mais sans la moindre relation avec les affaires politiques. Personne à Rome ne considère M. Castillo comme le ministre diplomatique de l'Espagne. Le cardinal d'état lui a donné l'assurance que Sa Sainteté, désirent voir la tranquillité se rétablir en Espagne et voulant contribuer autant que possible à la lui donner, pensera au moyen d'obtenir que les acquéreurs des biens de l'église soient peu inquiétés, mais visera après que l'église et ses ministres auront été indemnisés et dotés d'une manière honorable, suffisante et indépendante de l'état et du trésor national; le chef suprême de l'église se réserve d'en connaître. Cela s'entend des biens du clergé séculier et régulier vendus jusqu'à la fin de décembre 1844 et non de ceux qui auraient été vendus depuis le commencement de la présente année. On exige également que l'on pourvût à la tranquillité des consciences troublées par des doutes sur la légitimité de divers vicaires apostoliques; on sait en effet que les diocèses qui étaient en cet état ont été donnés en administration aux métropolitains qui évêques les plus rapprochés. Ainsi, Mondogedo, et Orense, à celui de Santiago; Girone et Tortosa à celui de Tarragone; celui de Lelbe demeure intact parce que l'on connaît la légitimité du gouvernement et de son chapitre, depuis l'éloignement de M. Gollangner. Le 27 avril devait être le jour où l'on aurait publié les articles de la convention, et l'on devait chanter le *Te Deum* à Mouserrat, église des Espagnols à Rome. Rien de tout cela n'a eu lieu, et au dire de personnes qui ont quitté Civita-Vecchia le 29, on prétendait que le char était embourbé (*el carro estaba atascado*).

Bourse de Madrid du 14 mai.

3 p. c. 1/2, an comptant, 35 à 60 jours. — 2 1/2 p. c. à 60 j. — Coupes 7 1/2 — Dette sans intérêt 51 à 60 jours.

Nouvelles de Suisse.

La session du grand conseil de Lucerne du 19 avril, lundi dernier, 19. On a dû s'occuper immédiatement dans cette première séance, de la demande en grâce présentée par le conseil exécutif en faveur du docteur Steiger.

Le tribunal supérieur de Lucerne ne pourrait condamner le Dr Steiger à la peine de mort qu'à une majorité de 7 voix sur 11 juges, non compris le président. Il y a par conséquent espoir que la peine sera remplacée par celle de la détention à vie, que le grand conseil pourra commuer en celle de l'exil si le Dr Steiger y consent. Le Dr Steiger inspire la plus vive sympathie.

Les rapports des préfets des districts bernois limitrophes du canton de Lucerne, deviennent de plus en plus alarmants sur les excès auxquels se laissent aller les populations de ces districts contre les Lucernois reconnus pour avoir figuré dans les rangs de l'armée ultramontaine. Les choses en sont même venues au point qu'il est de toute impossibilité de sévir contre les auteurs de ces excès, attendu que la punition contre un seul d'entre eux soulèverait des localités tout entières. A Gross-Hoettingen, grand village à trois lieues de Berne, sur la route de cette capitale à Lucerne, un char de roulage, contenant 45 quintaux de marchandises, et appartenant à un voiturier lucernois, connu pour avoir pris part aux événements du 31 mars, a été incendié complètement devant l'auberge.

Pour remédier à cet état de choses, le conseil exécutif vient de déléguer celui de ses membres le plus populaire à la campagne, M. Weber, dans les districts-frontières; mais on espère peu de sa mission, tant l'irritation des masses est encore profonde au sujet de l'issue de la lutte du 1er avril, et plus encore des mauvais traitements qu'on a fait subir aux corps-francs prisonniers.

de rassurer point, je suis de l'avis de plusieurs journaux d'Espagne, qui ajoutent très-peu de suite à des démons-... je ne pense, comme eux, que l'exagération de ces... de respect et la profondeur de ces salutations les rend... d'Alcántara, dans l'éloge de... jusqu'à ce qu'après le christianisme, Voltaire... dans l'église de Ferney, et se retirait ensuite... assistance pour la catéchiser de la manière la plus édi-... et celle de son père, et l'église de Ferney n'est pas moins... de mal qui ils pouvaient à l'Espagne. On connaît le... de l'Espagne, infiniment, tout en considérant que... de la paroisse, et mis dans le plus grand jour le but où il... et son parti. Il a indiqué sans détour que la pro-... jésuites n'ont qu'un premier essai, et que lui et... d'encore d'autres comptes à régler avec l'Eglise. ... que nous veut-on? que nous... Qui ne le sait? Qui ne le voit? L'Eglise est cer-... ; tous les jours on resserre ses droits, on em-... son action; des juristes pour qui le jansénisme semble... et qui voudraient presque monter à l'autel à... épuisent toutes les subtilités pour réduire à rien... Oni, l'Eglise est l'objet de mille chicanes, de... de restrictions éternelles. Sans cesse on prend du... on la presse, on l'appauvrit, on l'étendit; il... que la souffre. Encore une vexation de plus, et ce... s'écroulera. Voilà où l'on en viendra si l'affaire des jé-... Cet avant-poste une fois enlevé, je prétends qu'on... de cet avantage pour assaillir un peu plus tard et pour... si l'on peut, le corps de la place. Oni, je le prétends, je... et aucun homme éclairé n'en doute.

Je sais, monsieur le ministre, que plusieurs ar-... et les évêques vous ont fait connaître que si les jésuites... chassés de leurs maisons, ceux-ci, trouveraient un asile... qu'ils habitent eux-mêmes. Comme je ne verrais, ain-... prélat, dans ces religieux, que de pieux, de zèles... qui on nous ôte et des proscriptions dignes de respect, j'ai... de vous prévenir que je me ferai gloire d'imiter... qui m'aura été donné. M. Guvillier-Fleury, l'un des... rédacteurs des *Débat*, a dit en parlant des jésui-... *font leurs vertus; puisque'ils nous apportent la pes-*... voudrais bien savoir quelle est cette peste? Serait-ce par... les maximes de l'Évangile que les jésuites répandent soit... chrétiens, soit parmi les infidèles et les sauvages qui,... cents ans, ont fait subir le martyre à huit cents... de cette compagnie? Ou bien serait-ce le venin et les... de leur enseignement littéraire qui a formé... Fénelon, le grand Condé, Descartes, les deux Corneille,... Buet, Bardaloue, Pierre de Meroz, le cardinal de Bo-... grand nombre d'autres hommes éminents et... qu'ils aient jeté moins d'éclat que les précédents... soit, la contagion généralement inaperçue que re-... l'écrivain que je viens de nommer, pour ce... je recevrai avec joie de tels pestiférés. Pendant... j'aurais peur, de crainte d'être frappé d'un air délétère, ... à respirer la bonne odeur des vertus qui il a la sin-... franchise de leur reconnaissance. Dieu sait, lequel des deux, ... de moi, aura la raison de son côté. Surtout, je gé-... devant ce grand être, en remerciant que la... la France à tant de besoins de gloire, quelle répo-... dont la France a tant de besoin, que l'union de deux... pour perdre bientôt elle-même la paix qu'elle... et, et que pour toute consolation, des effroyables... à souffrir, elle voit trop souvent de nouveaux... ramener son affliction et rouvrir ses blessures.

'église catholique allemande. Il s'est prononcé dans le même sens à Brunswick. Mais cette manifestation n'opérera aucun changement dans les esprits.

— Un assassinat horrible a été commis dans la nuit du 18 au 19 à Louvain, dans la station du chemin de fer. L'employé préposé à la garde de la station a été trouvé assassiné hier matin. Le bureau du receveur ainsi que la caisse ont été forcés et tout l'argent enlevé.

Aussitôt que la nouvelle de l'assassinat, commis pendant la nuit dernière dans la station de Louvain, fut parvenue à Bruxelles, des fonctionnaires de l'administration du chemin de fer se sont rendus sur les lieux pour procéder à une enquête administrative.

D'après les derniers renseignements, il paraît que l'argent enlevé de la caisse du receveur de la station se monte à plus de 2000 fr. Il y avait la recette du samedi et du dimanche. Il est d'usage de faire tous les jours, non fériés, le versement de la recette journalière entre les mains du receveur de la banque caissière de l'Etat (la société générale); c'est ce qui fait que la caisse enlevée dans la station de Louvain contenait la recette de deux jours, parce que l'on ne verse point le dimanche. Il est plus que probable que cette circonstance n'était pas ignorée de ceux qui ont commis le crime.

La plus minutieuse instruction est commencée par les soins de M. le procureur du roi et des magistrats instructeurs du tribunal de Louvain. On dit avoir trouvé sur les lieux l'espèce de marteau ou de maillet avec lequel le gardien a été assassiné.

— On écrit de Hambourg :

Au troisième anniversaire de l'incendie de cette ville (le 5 mai) se rattache un événement qui excite vivement l'attention. Depuis peu, le feu a pris dans l'habitation d'un marchand d'ici, et cela au milieu de circonstances qui ont fait naître des soupçons et provoqué une enquête juridique, d'où il pourrait bien jaillir quelque lumière touchant l'origine du grand incendie de 1842. La maison où cet incendie dévastateur paraît avoir éclaté, contenait une certaine quantité de marchandises appartenant au commerçant susdit, et le récent incendie à part, il en est survenu deux autres, à l'égard d'objets qui étaient à lui et dont il a été indemnisé par les compagnies d'assurance.

— On lit dans le *Courrier du Havre* :

Des faits d'empoisonnement sont souvent produits par les moules mangées dans une saison inopportune. Hier, à Ingouville, M. Jacquemont, médecin, a été appelé dans différentes maisons pour visiter des enfants pris subitement de violents vomissements et de fièvre ardente. M. Jacquemont a reconnu, dans ces dispositions, des symptômes d'empoisonnement causés par la mauvaise qualité des moules mangées par ces enfants.

— Les curieux de Londres étaient en grand émoi. Un éléphant mâle, de la plus belle espèce, se promenait dans les rues de Londres comme un simple poney de stadine, complètement harnaché et traînant à sa remorque une énorme caravane chargée de la ménagerie errante de M. Stilton, qui a tant brillé à la foire de Steppney, durant les fêtes de la pentecôte. En passant par le Strand, Master Chmée a accueilli les hurlemens des gobe-moules avec une noble indifférence.

— Le *Courrier des Etats-Unis*, arrivant, donne la nouvelle suivante :

Un homme, probablement fou, ou ivre, est entré vendredi dans la *White House*, à Washington, ayant un pain sous chaque bras et un revolver de vin dans chaque main, sans que personne se opposât à son introduction. Après avoir déposé ses provisions dans la salle de réception, il tira un long couteau de sa poche, l'eutit et pencha, cette arme à la main, dans les appartemens occupés par la famille du président Polk. En voyant cet étrange système, les dames prièrent au secours, et l'intrus fut arrêté. Il s'appelle Milton Fowler et est âgé de 35 ans. A la suite de cette arrestation, la rumeur publique en avait fait une tentative d'assassinat contre la personne du président.

— Lundi dernier, il y a eu à Berlin une véritable révolution de chapeaux, dans le salon de Kroll, où il est de rigueur de paraître non-tête. Quelques réformateurs voulurent rester la tête en vert, mais les cypariétaires se mirent à les huer avec force, et on en serait venu à des démonstrations plus énergiques en-

core sans l'intervention de la police. L'avantage de la journée demeura aux réformateurs. Mais le lendemain un ordre fut affiché dans toutes les parties de la salle enjoignant strictement de ne pas garder son chapeau. Cette importante affaire a répandu une grande agitation dans la capitale de la Prusse.

— On écrit de St-Petersbourg, le 9 mai :

Le gouvernement vient de faire construire à Astrakan trois nouveaux steamers, chacun de la force de 100 chevaux qui doivent croiser dans la mer caspienne et transporter des voyageurs et des marchandises d'un point à l'autre des côtes. Le commerce de la Russie avec les provinces transcaucasiennes, la Perse et l'Asie centrale gagnera beaucoup à ce nouvel arrangement.

— Malgré la réduction de 25 p. c. sur le prix des places et des marchandises adoptée par la compagnie du chemin de fer de Londres à Birmingham, les recettes de la semaine dernière se sont élevées sur cette ligne à 2,800 l. (33,600 fr.) de plus que celles de la semaine correspondante de 1844.

— La société anglaise et étrangère pour l'abolition de l'esclavage, a tenu samedi sa sixième assemblée générale annuelle. D'après le rapport présenté à l'assemblée par le secrétaire, il s'exporte encore annuellement des côtes d'Afrique 400,000 esclaves pour les marchés des colonies espagnoles, du Brésil, de la Turquie, de l'Egypte, de la Perse, de l'Arabie et de l'Inde. Ce même rapport évalue à 6,830,000 le nombre des esclaves répandus dans les diverses parties du globe. Ce nombre se répartit comme suit : aux Etats-Unis, 2,750,000; au Brésil, 2,500,000; dans les colonies espagnoles, 800,000; dans les républiques de l'Amérique méridionale, 400,000; dans les colonies françaises, 250,000; dans les colonies hollandaises, danoises, suédoises, 100,000. L'assemblée, après avoir entendu plusieurs orateurs, s'est élevée par diverses résolutions contre l'importation des colonies de l'Inde dans les colonies anglaises, contre l'annexion du Texas aux Etats-Unis comme tendant à développer encore le système de l'esclavage.

— On vient de transformer en salle de spectacle le bateau à vapeur la *Virginia*, de New-York, bâtiment à fond plat, jaugeant trois-cent quatre-vingt-vingt tonneaux et dont les machines sont de la force de quatre-vingt-dix chevaux. La scène a quarante-deux pieds de largeur sur quarante-cinq pieds de profondeur; l'orchestre est disposé pour douze musiciens; il y a un rang de loges de pourtour, quatre loges d'avant-scène, un parquet et un parterre, qui peuvent contenir à l'aise douze cent personnes. L'éclairage se fait par le moyen du gaz portatif. La salle est décorée en rouge, blanc et or, avec un goût exquis; les décors de la scène ont été exécutés par M. Grain, un des peintres les plus distingués des Etats-Unis dans cette spécialité.

Le foyer des spectateurs est au premier étage et muni d'un vaste balcon. Dans deux pavillons formant les angles de la façade, se trouvent deux cafés, ainsi que les logemens du personnel du théâtre. Sur la toiture on a établi une espèce de phare très-élevé, où un feu du Bengale sera tenu allumé pendant la durée de chaque représentation pour avertir le public qu'il y a spectacle.

Ce théâtre flottant qui est sans doute le premier dans son genre, et auquel ses propriétaires ont donné le nom de Temple des Muses, est destiné à parcourir toutes les rivières navigables des Etats-Unis, et l'on y jouera devant toutes les villes où il n'y a pas de salle de spectacle. On l'a inauguré par la représentation de la tragédie de *Hamlet*, de Shakspeare, pendant laquelle il stationnait vis-à-vis de *Chamberstreet*, à New-York.

THEATRE DU VAUDEVILLE

Théâtre du Vaudeville, Place de la Bourse.

L'AMOUR DANS TOUS LES QUARTIERS,

Vaudeville en Sept Tableaux, par M. CLAIRVILLE.
Cette pièce, dit le *Journal de Paris*, abonde en incidens si nombreux, en détails si variés, qu'il faudrait tout un journal pour en donner l'analyse. Tout ce que nous ajouterons, c'est que cet ouvrage est riche de bouffonneries charmantes, de scènes très-spirituelles, de couplets ingénieux et facilement tournés, et enfin qu'il a obtenu le plus complet succès.

PAPIER D'ALBESPEYRE

seul 'prescrit' depuis 25 ans; par les professeurs des écoles de médecine pour entretenir les vésicatoires sans odeur, ni douleur. L'inventeur est à Paris, faubourg St-Denis, 84, en a établi des dépôts dans toutes les villes de la Hollande, notamment chez M. Smit, pharmacien à Amsterdam, Santen Koffij, à Rotterdam, et Goorbergh, à Bréda. — Se méfier des faux et des façons nuisibles et dangereuses.

POMMADE DU BARON DUPUYTREN

composée par MALLARD, pharmacien à Paris.
Cet agréable cosmétique, par ses propriétés toniques, arrête promptement la chute de la chevelure, la fait recroître et en prévient la décoloration. Le pot: 2 fr. 50 c.; tous les pots portent le cachet de Mallard. Dépôt chez M. Creman coiffeur, à La Haye; Kerckhoff, à Anvers.

Cours des Fonds Publics

Bourse d'Amsterdam du 21 Mai.

	Int.	CONTS 20 mai	OUVERTURE
Dette active	2 1/2	64 1/2	64 1/2
Dito dito	3	—	78 1/2
Dito en liquidation	3	—	78 1/2
Dito dito	4	—	100 1/2
Dito des Indes	4	—	100 1/2
Syndicat	4	—	100 1/2
Dito	3	—	94 1/2
Société de Commerce	4 1/2	153 1/2	153 1/2
Act. du lac de Harlem	5	—	—
Chemin de fer du Rhin	4 1/2	114	115 1/2
Act. du Chemin de fer Holland.	4 1/2	122 1/2	122 1/2
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816 5	—	—	108 1/2
Dito dito 1823 & 1829 5	—	—	107 1/2
Inscript. au Grand Livre	6	—	75 1/2
Certificats au dito	6	—	—
Dito inscriptions 1831 & 1833 5	—	—	100 1/2
Emprunt de 1840	4	—	93 1/2
Id. chez Stieglitz et Comp. 4	—	—	92 1/2
Passive	5	—	8 1/2
Dette différée à Paris	—	—	8 1/2
Defered	—	—	—
Ardoins	5	27 1/2	27 1/2
Dito	3	—	42 1/2
Golpona Ardoins	—	—	27 1/2
Obligations Goll. & Comp.	5	—	—
Autriche	5	—	111 1/2
Dito métalliques	3	—	64 1/2
France	2 1/2	—	—
Dito inscriptions au Grand-Livre 3	—	—	—
Pologne	—	—	—
Actious 1836	—	—	—
Brésil	—	—	—
Emprunt à Londres 1839	—	—	—
Id. id. 1843	—	—	—
Portugal	2 1/2	67 1/2	67 1/2
Obligations à Londres	—	—	—

Les fonds hollandais se sont bien soutenus à leurs cours. Les sociétés de commerce étaient demandées en hausse. Les ardoins étaient plus faibles par suite d'une baisse aux bourses d'Anvers, et en état de même des portugais. Cours de l'argent: Prêt à garantie 3 1/2 %; prêt à 2 1/2 %; derniers prix à 5 heures: 2 1/2 % 64 1/2; Société de Commerce Ardoins 25 1/2 à 26.

Bourse de Paris du 20 Mai.

	Int.	19 mai	d'Avant
France	—	—	—
Cinq pour cent	—	—	—
Trois pour cent	—	—	—
Emprunt Ardoins	—	—	—
Ardoins différée	—	—	—
Espagne	—	—	—
Nouv. dite	—	—	—
Passive	—	—	—
Naples	—	—	—
Certificats Falconst.	2 1/2	—	—
Pays-Bas	—	—	—
Dette active	3	—	—
Belgique	—	—	—
Dito	—	—	—
Banque belge	—	—	—
États-Unis	—	—	—
Obligations de la Banque	—	—	—

Bourse d'Anvers du 21 Mai.

Métalliques, 5 % Naples, 5 % Ardoins, 5 %
dette différée ancien, 3 % Passive, 5 % Lots de Bourse
après la Bourse (2 1/2 heures), Ard. 26 1/2 à 27.

Bourse de Londres du 19 Mai.

3 % Cons. 98 1/2; — 2 1/2 % B. H., 63 1/2; 64. — 4 % 98 1/2, 99 1/2
30 1/2; — 8 1/2 % 42 1/2; — Portug. 67, 68. — Russes 118 1/2.

LA HAYE, chez Léopold Loebenbergh, L'ay

BAINS DE HOMBORG

(Près de Francfort-sur-Mein).

Les Eaux minérales de Hombourg jaillissent à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles sont situées au pied des montagnes du Taunus. A ces eaux, dont la réputation est si bien établie en Allemagne, viennent se joindre de nouvelles sources qui, par l'intensité de leur minéralisation et l'énergie de leur action dans certains états morbides, s'élèvent à l'un des premiers rangs parmi les eaux minérales de l'Allemagne.

Les sources de Hombourg sont au nombre de cinq. Elles ont été analysées par le savant professeur Liébig. Malgré les différences qui existent entre les diverses sources, ces eaux peuvent être considérées comme un médicament diversément modifié. Les principes minéralisateurs restent les mêmes; il n'y a de différence que dans leur quantité et leurs proportions. Et c'est un avantage précieux pour les médecins de pouvoir adapter à chaque cas individuel l'eau qui lui convient; ou, en changeant de source, de pouvoir modifier le traitement pendant le cours de la maladie.

L'usage interne de ces eaux est d'une efficacité constante, surtout quand elle est prise à la source; car alors l'air vif des montagnes, le mouvement, la distraction, l'absence des affaires, concourent à augmenter l'action du médicament.

Les eaux de Hombourg sont stimulantes, toniques, résolutes et purgatives. Elles conviennent dans tous les cas où il s'agit de modifier les fonctions perverses de l'estomac et des intestins; en portant une stimulation particulière sur ces organes, lorsqu'il faut activer la circulation abdominale, exciter les organes sé-

crétaires, régulariser la nutrition et l'assimilation. Elle sont préconisées avec le plus grand succès dans les engorgemens du foie et de la rate, le *hypochondria*, l'*ictère*, les *hémorrhoides* et les *constipations opiniâtres*. Les maladies des *voies urinaires et rénales*, la *diathèse calculeuse et la goutte*, dépendant du dérangement des fonctions digestives, en obtiennent d'heureux résultats.

La ville de Hombourg n'est pas restée stationnaire depuis quatre ans que ses eaux minérales ont obtenu une réputation si justement méritée. Une nouvelle ville s'est créée à côté de l'ancienne, et de nouveaux hôtels et des maisons particulières y offrent aux étrangers tout le confort et tout le luxe des établissements de bains les plus renommés.

Les forêts qui entourent Hombourg comme une riche ceinture ont été percées de sentiers et de routes carrossables, de manière que les promeneurs peuvent parcourir facilement les sites si pittoresques du Taunus, le Feldberg, la roche d'Elisabeth, les chènes de Luther, la mine d'or, etc., etc.

Les entrepreneurs des Eaux minérales ont fait construire un magnifique Casino, qui, par la beauté de son architecture, sa bonne distribution et le luxe de ses décors, surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour sur les bords du Rhin: il contient une superbe salle de bal, une salle de concerts, des salons pour les jeux de trente et quarante et de roulette, un cabinet de lecture où se trouvent la plupart des journaux allemands, français, anglais, russes, belges et hollandais, une salle de café, un

divan donnant sur une belle terrasse en asphalté, et une salle à manger, avec table d'hôte servie à la française, à l'heure et à cinq heures.

L'excellent orchestre du théâtre de Mayence est à la disposition des amateurs de musique, et se fait entendre trois fois par jour: le matin, aux sources; l'après-midi, dans les jardins si beaux du Casino; et le soir, dans la salle de bal.

Les concerts, les bals et les fêtes de toute espèce se font sans interruption.

Les administrateurs, qui ne reculent devant rien pour rendre cette place de bains aussi agréable que possible aux étrangers, ont affermé vingt mille hectares de terres, où le gros et le petit gibier se trouvent en abondance, qu'un parc de réserve pour les grandes chasses de saison et de l'hiver. Le Casino de Hombourg a le seul privilège de rester ouvert pendant toute l'année, et la continuation des jeux de hasard, des bals, des concerts, des chasses, fait que, même pendant la saison d'hiver, la danse attire une société nombreuse et choisie et que toutes les parties de l'Europe.

On se rend de La Haye à Hombourg en passant par Mayence et Francfort, en une heure et demie de Francfort à Hombourg, en deux heures et demie de Mayence à Hombourg, et des voitures de la poste font le trajet toutes les heures.

Près de cent mille voyageurs ont visité les bains de Hombourg l'année dernière.